

Compte rendu

« Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue »

Jacques Tessier

Inter : art actuel, n° 64, 1996, p. 58.

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

14e édition : du 28 octobre au 2 novembre 1995

Un obèse urbain sédentaire dans la quarantaine vit seul avec sa télé dans un petit coqueron coquerellé. Américain. Prélart à motifs 3D : vieilles croûtes de pizza et canettes de bière vides. Sa télé lui offre un jeu d'échecs qu'on ne peut se procurer qu'en signalant le numéro au bas de l'écran. « Call now ! » Il le lui faut. Il se saisit de son téléphone. La communication s'enclenche et les instructions sont claires à condition de ne pas s'embrouiller en appuyant sur le carré et l'étoile. Il se trompe, se reprend, se trompe à nouveau mais cette fois il s'obstine et s'enlise. Il



La Hache

devient furieux : il tape à coups de poing répétés sur son clavier pour finalement se rendre compte qu'il vient de pénétrer le système de sécurité de la Maison-Blanche. La ligne est rouge et la question apparaît, ultime... Y croit-il ? Il est en sueur et hésite... et puis, il cède à une sorte d'appel du vide et répond oui... Radioactif !

Ce film, *Voice Mail*, du réalisateur américain Andrew BLOOM, est l'un des 28 courts et moyens métrages présentés lors de la 14e édition du *Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue*, qui s'est tenue à Rouyn-Noranda du 28 octobre au 2 novembre 1995. Assistance : 13 900 spectateurs. Et pourtant, deux événements auraient pu altérer la participation du public : le



Yoidore Jirohachi

référendum et les coupures de subvention de Téléfilm Canada.

Lundi, 30 octobre en soirée, c'est Bernard « si la tendance se maintient » DEROME versus *Le confessionnal* de Robert LEPAGE. La crainte des organisateurs était palpable : pour « faire sortir » les gens on a installé des moniteurs télé dans le hall du Théâtre du Cuivre. Quelques dizaines de mordus de politique entreprennent la veillée d'armes... et il y a salle comble pour le film, à la grande satisfaction de l'équipe. Mais il y a de la tension dans l'air : de temps en temps des gens sortent pour s'informer de la tendance... Puis on sent, sans être allé aux nouvelles soi-même, qu'une espèce de résignation vient de tomber sur la salle. On sent que c'est perdu mais on résiste à la tentation de sortir pour se le faire confirmer. On essaie de se raccrocher au film et on se sent fiers que son metteur en scène soit l'un des nôtres. Après, on sort pour entendre la graphiste Marthe JULIEN, enceinte de son premier bébé, nous dire que son enfant devra naître au Canada. Le hall est maintenant plein, mais pas pour longtemps. Les gens n'ont pas envie de parler politique, ni bien sûr de fêter : le comté est majoritairement indépendantiste.

Décidément, la politique aura été en toile de fond de cette 14e édition. Les coupures de Téléfilm Canada ont fait jaser beaucoup... et ont galvanisé les troupes. Tout le monde se sentait concerné. Le public était invité à envoyer des cartes postales représentant l'affiche du Festival à la direction de Téléfilm Canada. Il semble que François MACEROLA ne peut plus voir une brosse à dents [1] sans penser à Rouyn-Noranda !

Mais voici les faits. Le budget total du Festival tourne autour de 450 000 $ et 56 % de cette somme provient de l'autofinancement : revenus aux guichets, commandites et ventes d'articles promotionnels. La subvention de Téléfilm Canada de l'an passé s'élevait à 55 000 $; cette année on a enlevé 11 000 $ et annoncé que le reste allait disparaître d'ici trois ans. La mobilisation s'est organisée : la Chambre de commerce, les autorités politiques et religieuses et surtout la population cinéphile locale, tous veulent sauver le Festival, un des rares succès culturels parfaitement intégrés en périphérie. Mais il y a de l'espoir : il semble que – si la tendance se maintient – ces démarches pourraient amener Téléfilm à modifier sa décision.

La vigie reste braquée car, dans le monde de la culture, qui dort ne dîne pas.

Voice Mail

Pendant ce temps, le cinéma fête ses 100 ans et nous avons eu de la grande visite : un revenant du cinéma qui a travaillé avec les plus grands, de Marcel CARNÉ à Alfred HITCHCOCK. Il a côtoyé ARLETTY, BRASSEUR, Jean COCTEAU et Humphrey BOGART. Jean-Marie LOUTREL, d'origine française, a volé la vedette à tous les invités étrangers. Cet artisan du cinéma est âgé de 84 ans et a travaillé comme comédien, régisseur et assistant-réalisateur. Il fallait l'entendre parler de Jean MARAIS et de Marlène DIETRICH. Monsieur LOUTREL vit seul avec ses deux chiens dans les bois... près d'Amos. LE scoop.

Il y avait aussi la relève de la jeunesse. Le court métrage *Last chance Kabaret* de Éric MORIN s'est vu réserver un accueil enthousiaste. Ce jeune réalisateur de 24 ans, originaire de Rouyn, nous a présenté un portrait en négatif du famosissimo Cabaret de la dernière chance de Rouyn-Noranda. La résolution finale nous amène à croire qu'il ne faut pas juger de la liqueur d'après le vase. En chantier : un film sur le passage de Jean-Luc GODARD à Rouyn en 1968. Prometteur.

Le Festival a présenté cette année 78 films en provenance de 17 pays. Sept premières mondiales, six premières nord-américaines parmi les 23 longs métrages, les 28 courts et moyens métrages et les 27 films d'animation. Trois de ces derniers ont bien plu aux cinéphiles. D'abord *Entre le rouge et le bleu* de Suzie SYNNOTT qui, utilisant la technique du dessin sur papier nous entraîne, à partir du monde animal, dans une réflexion circulaire sur le bien et le mal. Recherché. De l'Arménie, *La hache* du réalisateur Robert SAHAKIANTZ nous présente les déboires de paysans qui se voient offrir un outil moderne : une hache. Un cadeau sans mode d'emploi peut parfois générer une véritable tragédie. Satire ou appel à l'aide ?

Des États-Unis, *The Shark's Fin* de William LEBEDA nous explique en six minutes pourquoi les êtres humains vivent aujourd'hui sur la terre ; on apprend de plus pourquoi le requin est condamné à trahir sa présence par sa nageoire dorsale. Graphique et inventif.

Le prix du public, le grand prix Hydro-Québec, a été décerné cette année au réalisateur québécois Robert MÉNARD pour le long métrage *L'enfant d'eau*. Le prix Télébec, prix du jury pour les courts et moyens métrages, revient au réalisateur américain Tsukuru IMANISHI pour l'exaltant *Yoidore Jirohachi* où un samouraï fait éclater, par un supplément d'âme héroïque, les limites de la vertu indissociable de la profession : l'honneur. Le Prix animé va au film *Pat & Mat - Kulecnic* du réalisateur tchèque Lubomir BENES. Après avoir acheté un billard, deux amis essaient d'en adapter les règlements à leurs modestes capacités. Ingénieux.

Une autre page du grand livre du Festival est tournée. Bienvenue à la prochaine quinzième édition-anniversaire qui aura lieu du 26 au 31 octobre 1996.

Jacques TESSIER •

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue
215, avenue Mercier
Rouyn-Noranda, Québec, J9X 5W8
Tél: (819) 762-6212/fax: (819) 762-6762

1 L'affiche de Marthe JULIEN représente une brosse à dents plantée dans le sable chaud d'une plage arrosée par des vagues... de films. Pas besoin d'autres bagages pour venir goûter à la chaude hospitalité du Festival.

Insoumission • Manifeste • Nelo VILAR

Le 12 novembre 1994, je proclamai devant les Tribunaux de Castello de la Plana le caractère artistique de mon insoumission au service militaire obligatoire et à la prestation sociale substitutive, qui le légitime. Je suis actuellement en attente de procès, au cours duquel le Procureur demandera mon emprisonnement pour une durée de deux ans, deux mois et un jour.

Je fais appel par cette note aux artistes, critiques et intellectuels du monde entier afin que par quelques lignes, ils témoignent de la validité du fait que mon insoumission est une création artistique, qui ne doit donc pas être pénalisée par les tribunaux espagnols. Je ne cherche pas à éviter avec ce projet simplement mon emprisonnement – m'en tenant à mon droit constitutionnel de la création artistique – mais plutôt de parier pour un art qui mette la créativité au-dessus de la valeur intéressée de l'objet, l'attitude au-devant des aptitudes, l'éthique avant l'esthétique.

Par définition, l'artiste, en tant que créateur, est incompatible avec la « soumission ». La création implique l'ouverture des voies, raison pour laquelle il est possible de mettre ensemble art et liberté. Cela veut-il dire que tous les insoumis, ou mieux, que tout cas de désobéissance civile comme réponse à une situation injuste est une création artistique ? Le fait de participer dans ce mouvement social et que nous ayons décidé d'être un insoumis de plus – que le chaman BEUYS, lui considérait des artistes – ne nous font pas perdre de vue que l'art est en réalité une tâche menée dans la solitude, et qu'une pensée libertaire-dogmatique obligeant les artistes à participer de cette cause n'a pas de sens. Souvenons-nous que Tristan TZARA considérait dadaïste quiconque fût contre son manifeste, bien connu, ou que Zaj est non-Zaj. Le sens de la recherche artistique se trouve dans cette révision permanente qui permet le changement.

C'est de ce point de vue là et depuis le domaine de la création artistique que nous cherchons la simplicité, que nous cherchons à rendre la vie plus intéressante que l'art (dada, à nouveau), à exercer l'art de ses marges, qui est en définitive la recherche artistique. Notre proposition se trouve plus proche de l'iconoclastie que du dogme.

Produire de l'art implique en ce moment une incursion analytique. Tout ce qui pourra contribuer à une meilleur connaissance de l'art doit être reconnu comme un apport à l'art lui-même. L'intervention dans le domaine du mouve-